

Le Cri du Sang

(suite de la 1re page)

moi je n'ai pas oublié que je vous dois la vie, et je veux à mon tour vous prouver ma gratitude...

Mais enfin ! combien s'estime-t-il ? — Bah ! des bêtises... Je lui ai dit : "T'es-tu un orgueilleux..."

—Oui, oui, que je me suis dit ça, répéta Etienne, les larmes aux yeux.

—Cinquante pistoles, répéta Adrien tranquillement, c'est cinq cents francs, je crois.

Et, se tournant vers Malevieux : "Mon oncle, dit-il, ton portefeuille..."

—Qu'en veux-tu faire ? — Tu le verras.

—Adrien, mon enfant, tu es trop généreux, et...

—Ce que je prendrai sera remplacé ce soir par un bon d'égalé somme sur notre notaire... donne vite.

Malevieux s'exécuta en poussant un sourd gémissement. Adrien ouvrit le portefeuille, qui contenait plusieurs billets de banque, et en tira un qu'il remit à Poncet.

"Patron, dit-il, je n'ai pas la prétention de m'acquitter envers vous avec de l'argent ; néanmoins, prenez ceci ; ce morceau de papier vaut mille francs..."

—Cinq cents seront employés à payer le remplacement d'Etienne, les cinq cents autres lui permettront de se marier au plus tôt avec sa chère Simonne et de mout. r son ménage ; il est bien entendu que je serai de la noce."

Rien ne saurait rendre l'effet de la libéralité d'Adrien sur cette pauvre famille. Le père avait pris du bout de ses gros doigts le billet de banque ; Etienne et lui le regardaient d'un air stupide.

Marguerite Poncet, depuis un moment, avait interrompu son travail ; mais, comprenant imparfaitement de quoi il s'agissait, elle demeurait bouche bée. Tout à coup, le père et le fils se mirent à pleurer à chaudes larmes.

"Bêtes que vous êtes, demanda-t-elle à Marguerite, impatientée, qu'avez-vous donc à beugler ainsi ? n'êtes-vous pas des hommes ?"

—Mère, dit Etienne avec naïveté, c'est M. Adrien qui nous donne mille francs pour acheter un remplaçant et pour me marier avec Simonne.

—Mille francs ! répéta la vieille, qui se leva comme poussée par un ressort. Où sont-ils ?

—Les voilà ! — Où donc ? répéta la mère Poncet en retournant gauchement le papier maculé et déchiré, sur lequel flamboyait en grosses lettres le mot "mille" ; vous voulez vous moquer de moi... c'est un chiffon pour allumer la pipe.

—Femme, dit Poncet à son tour, Ritienne a raison. Ce papier-là vaut mille francs partout ; j'en ai vu de pareils chez la directrice des postes de Balazuc et chez M. le maire, qui est marchand de mulets. C'est de l'argent comptant, que je te dis, et... Mais, brute que tu es, continua-t-il en s'adressant à lui-même, suivant son habitude, on te donne des mille francs comme ça, et tu ne songes pas à remercier ?... Ah ! monsieur Adrien, vous pouvez vous dire : "Je suis bon comme le bon Dieu, et j'ai mérité le Paradis de faire ainsi le bonheur de ces pauvres diables-là !"

—Père, s'écria Etienne, à qui ces remerciements ne semblaient pas sans doute suffisamment chaleureux, est-ce ainsi que tu parles ? Dis donc que nous aurions dû nous faire écraser comme des pommes cuites contre le Roquairol... Penser que nous n'avons pas attrapé le moindre "atout", que nous ne nous

sommes cassé ni bras ni jambes, que nous ne nous sommes pas enfoncé une côte ! Tiens, nous sommes des ingrats ! nous n'avons pas mérité ça..."

Adrien ne pouvait s'empêcher de rire de cette simplicité ; Malevieux lui-même, quoique fort contrit de la perte de son billet, parut se déridier un peu.

"Allons, allons, calme-toi, mon pauvre Etienne, reprit Adrien ; que diable ! si tu t'étais noyé en cherchant à me sauver, tu n'aurais pas eu besoin de remplaçant et tu n'aurais pu épouser la Simonne..."

Mais pardon, je me sens mal à l'aise, et il est temps de rentrer à l'hôtel ; vous me rendez compte du résultat de vos démarches. Allons, adieu, adieu ; vous voyez que mon oncle m'attend."

Mais il ne put se débarrasser aisément des deux pêcheurs ; chacun d'eux s'était emparé d'une de ses mains, qu'il serrait avec vigueur, en balbutiant des paroles de reconnaissance. Pendant ce temps, la mère Poncet continuait de retourner le billet dans tous les sens et grommelait :

"Ils auraient bien pu attendre pour faire leurs bêtises d'être sûrs qu'on ne se moque pas d'eux. On ne m'ôtera pas de la tête qu'il ne se trouvera pas un imbécile pour donner mille francs d'un chiffon de papier..."

—Par Dieu ! j'en aurai le cœur net, et tout de suite, aussi vrai que je suis honnête femme !"

Et, avant même que le bienfaiteur se fût éloigné, elle se dirigea sans rien dire vers Balazuc. Elle n'avait pas pris le temps de mettre sa coiffe et sa chaussure ; demi-nue, telle qu'elle était, elle courait à toutes jambes chez la directrice des postes et chez le maire, pour faire contrôler le présent qu'elle n'osait prendre au sérieux.

Enfin pourtant, Adrien parvint à se dégager des étreintes de ses obligés. Cette scène avait changé ses idées, disposé son âme aux sentiments tendres et à l'espérance ; il marchait avec cette légèreté que donne le contentement de soi-même. Son oncle se hasarda à lui dire avec rancune :

"Voilà, mon garçon, un bien forte somme dépensée en pure perte". Tu aurais pu te montrer moins libéral.

—Je ne t'ai jamais adressé d'observations au sujet de sommes plus considérables dépensées d'une manière moins utile, répéta Adrien sèchement ; tu me porteras celle-ci en compte ; n'en parlons plus, je te prie."

Malevieux fut atterré de cette ferme réponse. Comme ils approchaient de la maison, Adrien, en levant les yeux vers la fenêtre des dames de Norville, aperçut une blanche silhouette qui passait et repassait derrière les rideaux.

"C'est elle ! mon oncle, s'écria-t-il avec transport, c'est ma belle, c'est ma courageuse Amélie, à qui je dois la vie bien plus qu'à ces braves gens !"

—Ainsi donc, reprit Malevieux, tu aimes décidément cette petite fille ?

—Oui, oui, je l'aime.

—Mais alors, quel parti comptez-tu prendre ? Tu sais quel obstacle..."

—J'ignore quel parti je prendrai. Je vais m'informer, provoquer des explications, m'assurer par moi-même... Seulement, quoi qu'il arrive, mon oncle, j'irai par le droit chemin."

Et il regagna sa chambre. Demeuré seul à la porte du salon, Malevieux restait comme frappé de la foudre. Ses traits, qui tout à l'heure grimaçaient un sourire, s'étaient contractés subitement.

"Je ne le connais plus, murmura-t-il ; il tranche, il donne, il décide, sans s'inquiéter de mes avis... Se douterait-il de quelque chose ? Non ; mais il raisonne, il calcule, et son fatal amour est cause de ce changement. Qu'il épouse ou non, il va me demander des comptes, et quand il saura... Allons ! il n'y a plus à hésiter. Précisément aujourd'hui, la chance a commencé à tourner en ma faveur ; il faut que je trouve lord Corbett, que je joue mon va-tout, que je le ruine, ou bien..."

Il n'acheva pas et se précipita dans le salon, où il trouva en effet lord Corbett qui l'attendait devant une table de jeu.

VII—LA CATASTROPHE

Rentré chez lui, Adrien se mit à se promener rapidement dans sa chambre, éclairée seulement par un faible rayon de lune. Plus il réfléchissait à la singularité de sa position, aux étranges révélations

de Malevieux, plus il sentait le besoin de consolation et de conseils. Après quelques instants de cette promenade solitaire, il tira vivement le cordon de la sonnette ; Thérèse parut avec une lumière.

"Le vicomte de Mornas est-il chez lui ? demanda-t-il.

—Non, monsieur ; il est sorti depuis plus de deux heures, en annonçant qu'il rentrerait peut-être fort tard dans la nuit. Sans être curieuse, on pourrait se demander où il va comme ça, dans un pays où il n'a pas d'affaires, car il n'est ni chasseur, ni pêcheur, et..."

—Quel contre-teupis ! interrompit Adrien, comme à lui-même ; tout me va à la fois... Eh bien ! Thérèse, et mon oncle, que fait-il ?

—C'est bien, Thérèse, vous pouvez vous retirer."

Et il se remit à se promener avec vivacité ; mais Thérèse ne bougea pas.

"Monsieur paraît être mal à l'aise, reprit-elle en l'examinant avec un intérêt visible.

—Non, non, ce n'est rien... Ah ! pourtant, dites-moi encore, Thérèse, continua-t-il en affectant l'insouciance, les dames de Norville sont-elles visibles ?"

(à suivre)

La Cause de Jeanne D'Arc

—XOX—

La cause de la béatification de Jeanne d'Arc n'est pas mise de côté ainsi que le bruit en a couru, mais la lenteur qu'on y apporte tient à différentes raisons.

Une correspondance de Rome dit qu'en vue d'accélérer la marche de la cause, Léon XIII a accordé toutes les dispenses possibles, même celles du procès "de fama sanctitatis", lequel doit constater que parmi les fidèles, Jeanne d'Arc avait le nom de sainte. En ce moment, la congrégation examine si la vénérable a pratiqué à un degré héroïque les vertus chrétiennes et si rien dans sa vie ne se prête à quelque interprétation défavorable.

Dans ce procès, le promoteur de la foi, vulgairement appelé "l'avocat du diable", à exercer sa critique. Or, pour Jeanne d'Arc, l'argumentation de part et d'autre se base sur des documents historiques, car on ne peut plus avoir recours aux témoins pour interpréter à leur juste valeur les actes soumis à l'examen. Lorsque le dossier des questions et des répliques sera publié, on possèdera les éléments les plus irrécusables pour écrire une histoire vraie, authentique, de la glorieuse héroïne d'Orléans.

A ce propos, l'avocat du diable avait exhibé dernièrement un document qui ne manquait point de gravité. C'était un acte signé de la main de Jeanne rétractant sa mission divine et s'accusant pour ainsi dire de faux.

Au premier abord le cas semblait embarrassant ; la cause eût pu être abandonnée pour toujours. Heureusement, le postulateur a pour aides des érudits de premier ordre ; ils ont mis à néant les "animadversions" de l'avocat du diable en établissant avec précision que Jeanne

—Votre oncle, monsieur Adrien, pardieu ! il est déjà attablé avec mylord Je-Tiens-Tout ; ne craignez pas qu'ils se lèvent l'un et l'autre avant deux heures du matin, si bien que ce pauvre Joseph sera obligé de passer la nuit à les attendre !

—C'est bien, Thérèse, vous pouvez vous retirer."

Et il se remit à se promener avec vivacité ; mais Thérèse ne bougea pas.

"Monsieur paraît être mal à l'aise, reprit-elle en l'examinant avec un intérêt visible.

—Non, non, ce n'est rien... Ah ! pourtant, dites-moi encore, Thérèse, continua-t-il en affectant l'insouciance, les dames de Norville sont-elles visibles ?"

(à suivre)

d'Arc, molestée en prison, signa une formule "d'engagement" et non "rétractation". Les juges substituèrent une autre formule qu'ils forcèrent la prisonnière à signer en la trompant. A cet effet, les aides du postulateur ont pu citer les témoignages contemporains de Jeanne et les dépositions mêmes des témoins.

Le principal obstacle opposé par l'avocat du diable n'existant plus, le procès va de nouveau suivre son cours.

Après le procès sur les vertus, viendra celui des miracles. De nouvelles difficultés surgiront encore. Jusqu'ici les postulateurs n'ont pu soumettre à la congrégation que des miracles appelés en style de Curie de "deuxième ordre", car ils ne sont point assez éclatants.

On voit trop en Jeanne d'Arc l'héroïne, la patriote lorraine et non la sainte, de sorte que les fidèles ne s'adressent pas à elle pour des grâces tangibles. De là provient le manque de miracles faciles à constater.

La première procédure, celle du "tuto procedi posse", n'offrira plus de difficultés depuis que les catholiques anglais ont pris l'initiative de glorifier, eux aussi, Jeanne qui les "botta hors du beau royaume de France".

Dans le procès de "tuto" on va jusqu'à examiner si quelque gouvernement ou quelque nation pourrait être froissée. Les Anglais s'étant prononcés en faveur rien n'en traversera de ce côté la béatification. Du reste, on cherche à enlever à la cause tout motif qui pût faire croire que la figure si noble et si grande de Jeanne d'Arc doive servir à exalter un parti politique quelconque.

Humoristique

Dans l'une de ces gargottes où l'on donne pour cinq sous une ample jatte de soupe et un morceau de viande bouillie, un Anvergnat, en remuant sa pitance avec une cuillère, en tire un petit soulier d'enfant, qui était sans doute tombé par hasard dans la marmite.

Il appelle l'hôtesse, et lui présentant le soulier, d'un air de reproche il lui dit :

"Tenez, madame, ça n'est pas que ça me dégoûte, mais c'est que ça tient de la place."

Au cabinet de toilette.

—Quelle couleur de cheveux madame mettra-t-elle aujourd'hui ?

—Mes noirs ; je vais à un enterrement.

Lord Abingdon était remarquable par la fierté de ses manières. Un jour qu'il travaillait à cheval un village près d'Oxford, il rencontra un jeune paysan trainant avec peine un veau derrière lui. Ce villageois, voyant le seigneur venir à sa rencontre, s'arrêta et se mit à le regarder en face.

Le seigneur lui demanda s'il le connaissait.

—Oui, répliqua l'autre.

—Comment me nomme-t-on ?

—Lord Adingdon, reprit le jeune garçon.

—Alors, pourquoi n'ôtes-tu pas ton chapeau ?

—C'est ce que je vais faire, monsieur, si vous voulez tenir mon veau, qui m'a déjà échappé trois fois, quoique je le tiens à deux mains."

Le lord n'eut garde d'accepter la proposition et s'éloigna en fronçant le sourcil.

Un chasseur se présente à la gare, au guichet de distribution des billets.

—Il faut un ticket pour votre chien, vous savez, Monsieur.

—Demi-place, alors.

—Comment cela ?

—Il n'a pas encore sept ans !

Swift, qui, par ses écrits satiriques, mérita le surnom de Rabelais de l'Angleterre, était sévère et peu libéral avec ses domestiques. Un jour, un de ses amis lui envoya un magnifique turbot.

Le groom, qui s'était déjà acquitté maintes fois de semblables commissions, sans avoir reçu la moindre gratification, se contenta de déposer brusquement le poisson sur une table, en disant : "Voici un turbot que vous envoie mon maître."

—Platt-il, s'écria Swift, est-ce ainsi qu'on remplit une commission ?

Tiens, prends ce fiège, nous allons changer de rôle, et tâche, une autre fois, de profiter de ce que je vais t'enseigner."

Swift s'avança alors respectueusement vers le domestique, qui s'était assis dans un large fauteuil, et lui dit, en faisant mine de lui présenter le turbot : "Monsieur, j'ai été chargé par mon maître de vous présenter ses compliments, et de vous prier, en même temps, de vouloir bien accepter ce petit cadeau."

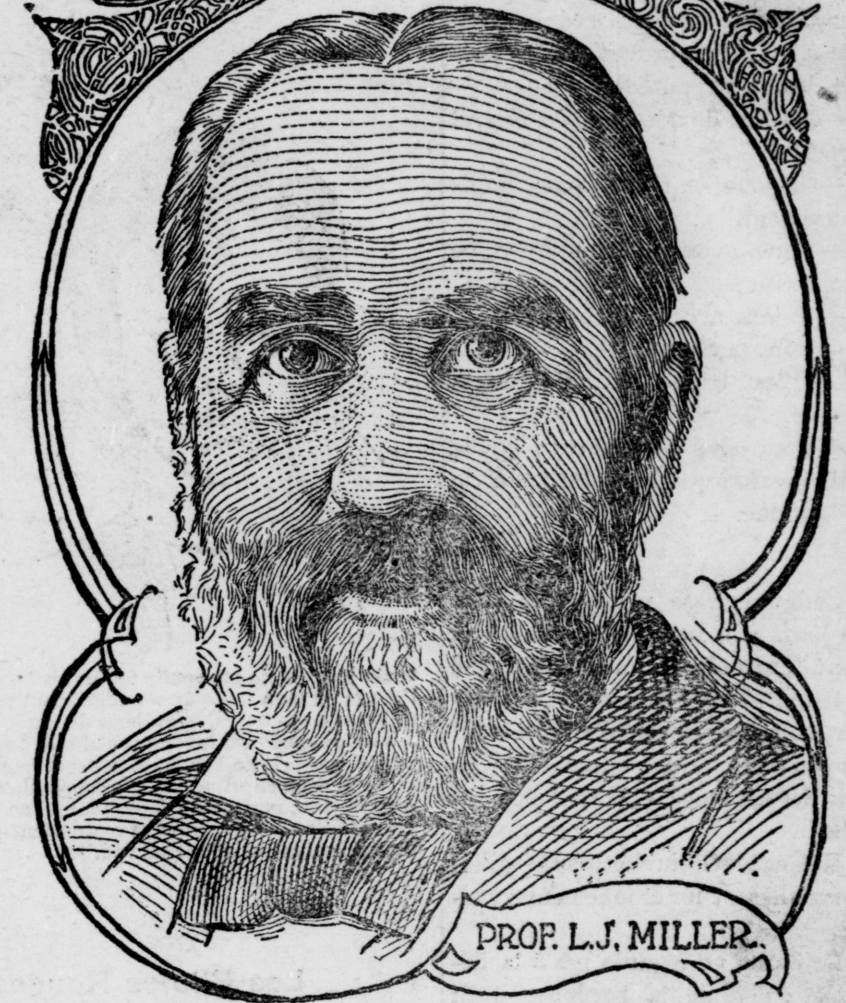
—Vraiment, répartit effrontément le valet, c'est très-aimable à lui, et tepez, mon brave garçon, voici une demi-couronne pour votre peine."

Swift, un peu interdit par cette espèce de leçon, congédia le groom après l'avoir rétribué.

L'ANALYSE CHIMIQUE

Révèle Que "La Per-na" est Calculée pour Donner du Ton au Système, Restaurer les Fonctions et Procurer la Santé.

C'EST CE QUE DIT LE PROF. L. J. MILLER, CHIMISTE.



"Le Prof. L. J. Miller, ancien Professeur de Chimie et de Botanique à la "High School" d'Ypsilanti, Mich., écrit de 327 N. Clark St., Chicago, Ill., ce qui suit : "Mes amis m'ayant parlé des résultats favorables obtenus par l'emploi de la Per-na surtout dans les cas de catarrhe, je l'analysai à fond pour en apprendre les contenus..."

SOUND INVESTMENT AT HOME IN A RICH MINING PROPERTY.

The Eastern National Copper Company, Limited, whose Gold and Copper Deposits are at Cheticamp, Cape Breton, is capitalized at \$500,000. The Board of Directors of eight includes some of the Best Known and Most Reputable Business Men of Halifax, who have become members of this company confident that the property it has acquired is one of the most valuable in Canada, and situated in one of the most promising mining districts in America.

cient to Pay the Expense of Mining and Milling, Leaving the Other Contents to the Good. The Operations now being conducted by the Eastern National Copper Company, Limited, were begun only after the proposition had been most carefully investigated and large expenditure of money had been justified by the results of such investigation. The Company considers the opportunity for investment one of the most attractive before the public. Stock which is now being sold at a low figure will certainly advance as progress is made on the Deposits. Several liberal offers to purchase this property were received and declined before the present Company acquired it.

"Relève le Système." L'Hon. Joseph H. Ridgeway, Secrétaire de la "American Anti-Treat Society," écrit la lettre suivante du "Grand Central Hotel" St Paul, Minn. "C'est avec grand plaisir que je m'otogne de l'excellence de la Per-na comme médecine, et de son pouvoir d'accomplir tout ce qu'elle annonce. J'y ai eu recours plusieurs fois et je ne connais rien qui guérisse aussi complètement et en même temps relève le système. Je l'ai recommandée à nombre de mes amis et je crois toujours leur rendre service, car je sais combien les résultats sont invariablement satisfaisants. Mon seul souhait est que chaque famille en ait une bouteille — cela éviterait bien des maladies et des notes de médecins. — Joseph H. Ridgeway. "Mieux que jamais depuis cinq ans." M. James B. Taylor, Roberts, Ind., écrit : "Je suis à présent tout à fait bien. Je puis manger n'importe quoi. J'ai pris cinq bouteilles de Per-na et me sens mieux que jamais depuis cinq ans. J'avais pris des médecines et consulté d'autres médecins plus ou moins régulièrement pendant quinze ans, de sorte que je puis recommander hautement votre médecine pour les affections d'estomac. Je prends plaisir à vous remercier de vos consultations gratuites et de la Per-na." — James B. Taylor. "Mes repas comme autrefois." J. W. Pritchard, Wolf Lake, Ind., écrit : "Je suis heureux de déclarer que j'ai été guéri d'un catarrhe de l'estomac par la Per-na. Je pouvais à peine manger rien que je pusse digérer. Avant d'avoir fini à moitié mon repas, mon estomac s'empressait de gaz qui me faisaient désagréablement souffrir pendant une heure ou deux après le repas. Mais grâce à votre Per-na je suis complètement guéri et je puis manger tout ce que je veux sans aucun symptôme de souffrance. J'aime mes repas maintenant, et je le dois tout au Dr. Hartman et à sa médecine merveilleuse, la Per-na. "Voulez un an que je suis guéri, et je suis tout à fait bien, de sorte que je sais que je suis tout à fait guéri." — J. W. Pritchard. La dyspepsie est une phase très commune du catarrhe d'est. Un remède qui guérit un catarrhe guérira tous les catarrhes, quelle que soit leur location. La Per-na guérit le catarrhe partout où il est. C'est une guérison prompte et permanente pour le catarrhe, les lettres ci-dessus le prouvent surabondamment. Si vous ne dérivez pas de résultats prompts et satisfaisants de l'emploi de la Per-na, écrivez de suite au Dr. Hartman, lui détaillant votre condition, et il se fera un plaisir de vous donner gratuitement le bénéfice de ses conseils. Adressez vos lettres : Dr. Hartman, President of the Hartman Sanitarium, Columbus, O.